

«La Suisse a parfois besoin d'électrochocs»

MICHAEL VON GRAFFENRIED

A 47 ans, le photographe vedette suisse s'offre les murs du pays. Ses photos s'étalent en grand format sur les espaces publics de Genève, Lausanne, Lugano, Zurich. Images de camés exposant leur détresse en pleine euphorie de Noël. Provoc, coup médiatique ou hommage aux déshérités?

Texte: Yves Lassueur
Photos: Laurent Crottet

– Vos photos de toxicomanes sont affichées depuis cette semaine à 250 exemplaires sur les murs de Suisse. Quelles sont les premières réactions? Rejet? Compassion? Indifférence?

– Figurez-vous qu'elles sont exposées depuis lundi et que personne ne les a remarquées avant que la presse ne commence à en parler! Ça m'a attristé. Il y a tant d'images, aujourd'hui, tant de publicités que les gens ne savent plus regarder. Il faut attendre que la presse leur dise: «Eh, vous avez vu? Il y a quelque chose qui se passe là!»

– Et depuis que les médias en parlent? – Ça commence à réagir, oui. Hier, je suis passé devant l'une de ces photos où l'on voit Peter, l'un des deux toxicomanes, dans sa cellule. Il est en plein début de sevrage, on voit qu'il souffre. En dessous, quelqu'un a écrit: «Il aurait mieux valu lui acheter de la drogue que de faire des affiches!»

– Franchement, montrer de telles photos en cette période des Fêtes, c'est un peu de la provocation. Qu'avez-vous voulu montrer?

– Des scènes que nous pouvons voir tous les jours dans nos rues, mais que

nous préférons occulter en détournant le regard parce qu'elles nous font peur. Or on n'a jamais peur que de ce qu'on ne connaît pas. Moi-même, au début, j'étais effrayé par ces drogués. J'avais des préjugés. J'ai mis du temps pour comprendre que, au-delà de leur détresse, ce sont des gens comme nous.

– Les avez-vous payés?

– Surtout pas! Je ne leur ai pas donné un centime, même si leur première question a été: «Tu paies combien?» Leur seul souci, c'est le prochain shoot. Et je ne voulais pas entrer dans ce jeu-là.

– Vos photos montrent des toxicomanes en train de se piquer. Or certains thérapeutes disent qu'il ne faut jamais présenter de telles images, car elles peuvent être incitatives pour d'ex-drogués. Un peu comme le verre de vin tendu à l'ex-alcoolique...

– C'est possible, mais bon... Les quelques personnes qui pourraient être touchées par ce risque ne sont rien à côté de tous les dépendants au-devant desquels le public pourra désormais aller grâce à ces photos.

– Et si un ex-toxico retombe à cause de ces images?

– Alors oui, je serai coupable. C'est une responsabilité que j'ai prise.

– Vous avez passé une année et demie à



EN RUE Hors du musée bernois, les photos de la série sont affichées sur 250 espaces publics des grandes villes de Suisse. Ici, à Lausanne. Christian Bonzon



PROFIL Michael von Graffenried

Naissance 7 mai 1957 à Berne.

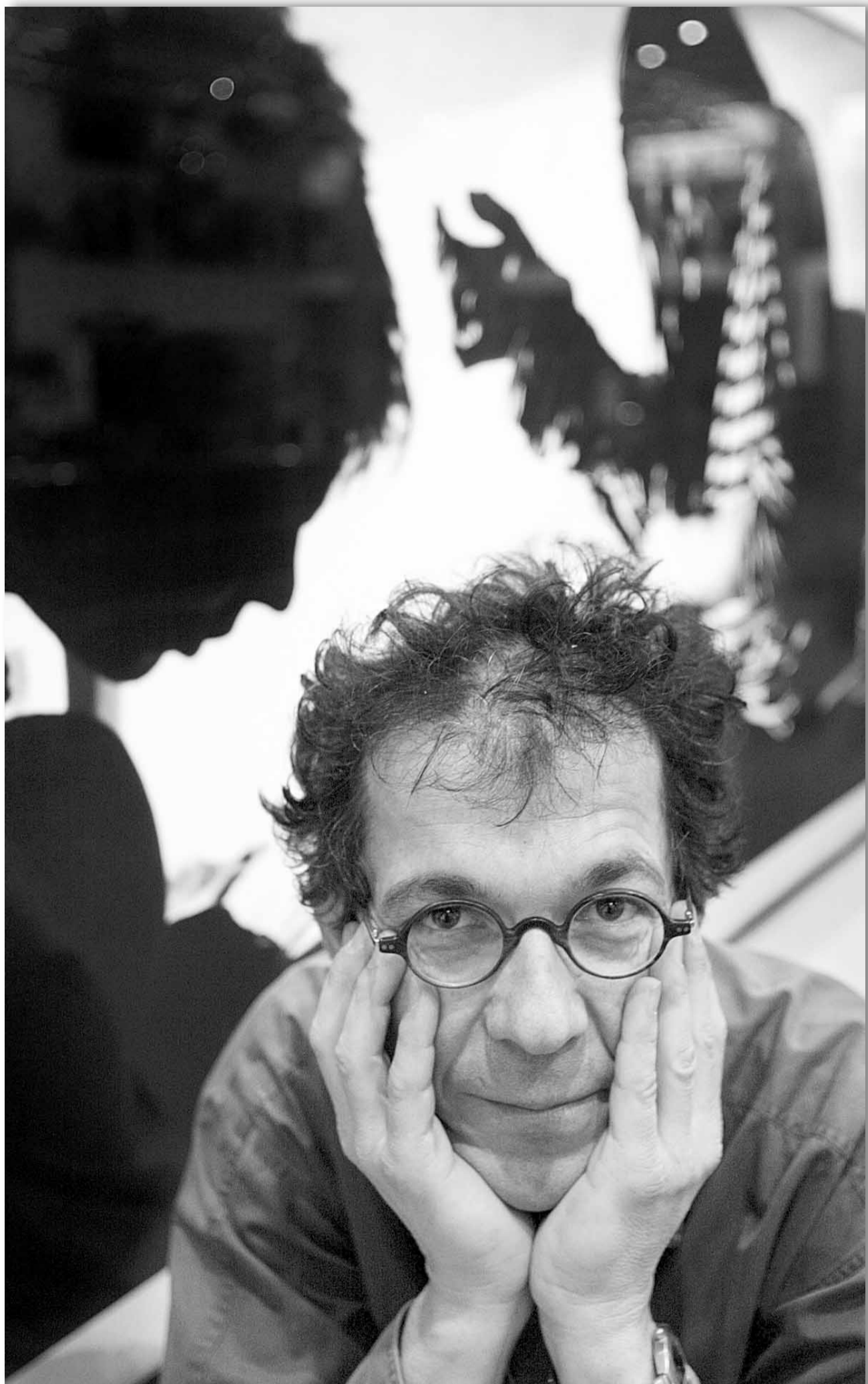
Etat civil Marié, deux filles de 6 et 11 ans. Vit à Paris depuis quatorze ans.

Fonction Photographe. Nombreuses expositions internationales.

Il aime L'Aar, qui coule à Berne et où on peut se baigner. Dans la Seine, c'est impossible.

Il n'aime pas Le Parlement, qui n'y connaît rien en art mais s'en mêle.

Devise «Ne perds jamais ton regard.»



MICHAEL VON GRAFFENRIED La série qu'il a consacrée à la toxicomanie compte 30 photos. Elles sont toutes exposées depuis cette semaine au Kornhausforum de Berne.

suivre Astrid et Peter dans leur toxicomanie. Prendre du temps, beaucoup de temps, pour traiter un sujet fait maintenant partie intrinsèque de toutes vos démarches photographiques. Vous ne pourriez plus revenir au rythme du reporter photo travaillant pour un quotidien?

– Je suis né du photojournalisme et j'en fais toujours. Mais aujourd'hui j'utilise mes photos comme matière de base à des installations artistiques. Je m'exprime avec d'autres moyens: des livres, des expositions et, pourquoi pas, des affichages dans la rue. D'une certaine façon, je suis sorti du champ de la presse.

– Pour quelles raisons?

– Il y a encore quelques années, la presse était une plate-forme qui fonctionnait. Il arrivait que des magazines comme *L'Illustré* m'envoient pour deux se-

maines à l'étranger, par exemple à Cuba. Tout ça, c'est fini. Aucun journal ne le fait plus, question de coûts et d'économies. Si on vous envoie en Somalie, c'est pour deux jours. Quand vous revenez, vous n'avez rien compris, mais vous jouez au spécialiste du pays. Ajoutez à cela que la crédibilité de la presse a chuté, comme le montrent tous les sondages. Vous comprendrez que, aujourd'hui, si je veux continuer à faire ce que j'ai toujours fait, je dois passer par les musées et d'autres soutiens pour financer mes projets.

– Au cours de ces dernières années, on vous a vu faire des photos aussi bien au Palais fédéral que dans un camp de nudistes, dans des enterrements, en Algérie, dans le milieu des toxicos. On vous retrouve sur des fronts incroyablement divers. Quels sont les critères qui vous

font dire: «Tiens, ça, c'est un sujet pour moi»?

– C'est toujours l'aspect humain. L'homme avec ses faiblesses et ses forces. J'ai beaucoup de peine à prendre une photo de paysage dans lequel il n'y a pas d'interaction avec l'homme. Si ça ne bouge pas, ce n'est pas mon truc. Ce que j'aime par-dessus tout, c'est que mes photos déstabilisent les gens trop sûrs d'eux-mêmes. Qu'elles révèlent ce qu'il y a au-delà des clichés et des préjugés, qu'il s'agisse des nudistes, des musulmans ou des toxicomanes.

– Vous êtes issu d'une famille bernoise aristocratique et plutôt fortunée. Cette origine vous a-t-elle plutôt aidé ou desservi dans votre carrière?

SUITE EN PAGE 24

Cinq contrats de rêve... mais bidon

Admettons qu'on vous fasse un jour l'une des propositions suivantes. Quelle est votre réponse? Et pourquoi?

► Une année payée pour photographier les dix plus beaux villages de Suisse et en tirer un album: «Non. Je sors d'un sujet réalisé en Suisse. Le prochain sera inévitablement étranger.»

► Réaliser les douze photos érotiques du calendrier Pirelli: «J'approche de la cinquantaine et on dit qu'à cet âge on commence de toute façon à faire du nu. Alors... pourquoi pas, d'ici à quelques années. Mais je ne crois pas que j'en serais capable.»

► Passer trois jours sur les talons de Britney Spears, avec carte blanche pour

prendre les photos que vous voulez: «Non. Je m'endormirais.»

► Passer trois jours à Guantanamo, avec carte blanche pour prendre les photos que vous voulez: «Le rêve! Tout de suite.»

► Prendre la direction d'une grande agence de photo, comme Magnum: «Oh non! Je suis un homme de terrain. Pas de bureau.»

24 INTERVIEW

YAN

Le Matin dimanche 19.12.2004

– Je viens surtout d'une famille bien vivante. Mon papa va sur ses 80 ans, mais en paraît soixante-cinq. Quant à ma maman, elle était ethnologue et a travaillé au Cameroun. Quand j'avais 19 ans, je suis allé la rejoindre et j'ai fait mon premier reportage avec elle. Elle m'a appris en somme ce que je continue à faire aujourd'hui: l'approche ethnologique des sujets. Ma famille m'a aussi appris ceci: ne pas avoir de faux respect lié à la classe des gens auxquels on s'intéresse. Parler normalement aussi bien avec un chasseur de rats au fond d'un égout qu'avec un conseiller fédéral.

– **Le scoop, pour vous, est-ce important? Est-ce même grisant? Tout le monde se souvient de l'épisode de la pierre d'Unspunnen. Vous avez été le premier à la redécouvrir, à Charleroi, des années après qu'elle avait été volée, à Interlaken...**

– Mais ce sont les médias qui cherchent le scoop, pas moi! Qu'est-ce qu'elle a révélé, cette opération? Elle a révélé la Suisse! D'un jour à l'autre, une pierre fait la une de tous les journaux d'un pays. Ça signifie qu'il n'y a pas d'autre problème dans ce

pays-là. Que c'est le paradis! (*Ironique:*) C'est magnifique! La pierre d'Unspunnen n'était donc pas qu'un coup médiatique. C'était une «installation». Une «performance».



«J'aime que mes photos déstabilisent les gens trop sûrs d'eux-mêmes»

– **Vous avez parfois été accusé d'être un «mauvais Suisse», et ça vous agace. Pourquoi? C'est faux?**

– On l'a dit parce que je focalise souvent sur les aspects négatifs du pays. Mais un mauvais Suisse ne s'intéresse plus à son pays. Or, moi, j'habite Paris et je reviens tout le temps en Suisse. Et je me bats avec ma patrie. Elle a besoin de recevoir de temps en temps des électrochocs.

– **Les médias et le public sont aujourd'hui de grands consommateurs de people, de stars, de vedettes. Est-ce devenu un handicap pour vous qui vous considérez plutôt**

comme un ethnologue?

– Le people ne m'intéresse pas, mais il gagne même du terrain dans des journaux comme l'hebdomadaire américain *Time Magazine*, autrefois référence en matière d'information. Quand ils sont venus en Algérie, où j'exposais les photos que j'y

avais prises, ils n'ont pas fait un reportage sur le pays, mais quatre pages sur moi, donc sur le thème du photographe suisse qui risque sa vie en Algérie. C'était du people. Je trouve un peu triste qu'on en arrive là, mais j'avoue que mon éditeur et moi en avons profité. Donc moi-même je joue au people pour faire passer un message.

– **Ce qui signifie que ce mode de traitement médiatique peut aussi être un véhicule pour d'autres idées.**

– Ma foi, on vit à l'époque du people. Et, moi, si je ne l'utilise pas, je n'arrive à rien.

– **Qu'est-ce qui fait que Michael von Graffenried a réussi? Le talent? Le savoir-faire? Le sens des médias? L'originalité?**

– Qu'est-ce que ça veut dire réussir? Il y a plein de gens qui n'ont rien fait de spécial et trouvent leur portrait dans les journaux. Réussir, ça veut dire estimer qu'on est sur la bonne voie. Moi, j'ai ce sentiment quand le public auquel je m'adresse comprend mes idées.

«*Rosanna, Astrid, Peter et les autres*», affiche dans les grandes villes de Suisse et exposition au Kornhausforum, à Berne, du 18 décembre au 16 janvier. Au Château de Prangins du 11 février au 28 mars. Toute l'opération a été rendue possible grâce au soutien, notamment financier, d'une série de communautés publiques et privées, parmi lesquelles le Musée national suisse, à Zurich «*Cocainelove*», Ed. Benteli



Que pensez-vous de...



Keystone/Vladimir Sichov

Thomas Hirschhorn

«Le plus grand artiste vivant de Suisse.»



Keystone/Yoshiko Kusano

Samuel Schmid

«C'est qui? Ah, le nouveau président de la Confédération? Je me sens plus concerné par le maire de Paris, où étudient mes filles.»



GammaPatrick Martin

Raymond Depardon

«Un très bon photographe français, peu connu à l'étranger, peut-être parce qu'il est trop français.»



Laurent Guiraud

Tariq Ramadan

«Un homme ordinaire dont les Français font quelqu'un d'autre que ce qu'il est réellement.»

GRAND FORMAT A Berne, l'exposition de von Graffenried durera jusqu'au 16 janvier. Elle sera ensuite présentée au Château de Prangins.